

Individu brouillon
Commentaire critique
Garçon chiffon de Nicolas Maury

Ambre Sachet

Volume 39, Number 2, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95238ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sachet, A. (2021). Review of [Individu brouillon : commentaire critique / *Garçon chiffon* de Nicolas Maury]. *Ciné-Bulles*, 39(2), 12–13.



Individu brouillon

AMBRE SACHET

« Oui, je suis jaloux, mais je ne sais pas si ça se résume à ça. » Entre celle qui explique avoir tabassé une femme qui était finalement la collègue de son mari et celui qui conseille de ne jamais ouvrir les placards au risque d’y trouver un dépeceur, chacun y va de son anecdote dans cette réunion des Jaloux Anonymes en plein Paris. La couleur est annoncée dès les premières scènes du film, séquence piquante faisant appel à la pure comédie. Jérémie Meyer (Nicolas Maury), principal protagoniste, prononce ces mots qui résument parfaitement le premier long métrage de l’acteur français Nicolas Maury, qui en a aussi écrit le scénario avec Sophie Fillières et Maud Ameline : ça ne se réduit pas à une histoire de jalousie.

Il est jaloux, en amour, angoissé au quotidien et en manque de rôles comme

comédien. Alors que son couple avec Albert (Arnaud Valois) bat de l’aile, la faute de ses crises de jalousie, le trentenaire prend le large pour retrouver sa mère Bernadette (Nathalie Baye), sa région natale — le Limousin — et assister à l’hommage à son père récemment décédé. Derrière la figure du jaloux se dissimule celui qui se montre au monde tel qu’il est, s’évertuant à avancer dans la vie sans forcément s’être trouvé, hypersensible dans l’impossibilité de ne pas tout vivre avec intensité. « Pourquoi tu n’es pas passionné, toi? », lance Jérémie à son amoureux.

Le chiffon du titre, c’est celui d’un petit garçon qui se cherche homme, parfois taxé d’être « trop » souvent assoupi, dévoré par la peur d’être abandonné, consumé par le besoin d’être regardé. Dans une société où prime l’injonction

à être fort, puissant, sûr de soi, Nicolas Maury préfère exposer les failles, les blessures, les doutes, les inquiétudes et même la gêne. C’est ce qui fait la beauté de **Garçon chiffon**, qui a été en sélection officielle au Festival de Cannes 2020 (édition annulée pour cause de pandémie). Dès la première séquence, la caméra épouse les mouvements d’affolement de Jérémie, un écorché vif qui ne le cache pas.

Conserver les temps morts et les respirations passe, pour le cinéaste, par des scènes dépouillées. La musique aux allures de comptine pour enfants d’Olivier Marguerit, jamais étouffante, le plus souvent absente des moments forts, permet de faire flotter certains instants, leur insufflant une folle authenticité, comme lors de ce long baiser dans la rue entre Jérémie et Albert. Aucun son

ne parasite une réplique percutante ou une altercation, le réalisateur préférant laisser glisser la musique sur les trajets ou entre deux scènes majeures. Le personnage qui parle, souvent au centre du cadre, n'est pas interrompu, prend des pauses, reflet d'une approche sincère et sans fioritures. On peut ainsi pleinement savourer les dialogues, que Maury peaufine et respecte, amoureux du texte à l'instar de son personnage qui, lorsqu'il en a un à mémoriser, le recopie pour mieux s'en imprégner.

Dans sa construction, le long métrage s'apparente à un film-fleuve où l'on passe d'un échange à l'autre, d'une rencontre à l'autre, même d'un désastre à l'autre : il y a l'interaction jouissive avec une réalisatrice qui pète les plombs quant aux limites qu'on lui impose (Laure Calamy), les discussions franches et parfois houleuses avec la mère du protagoniste (Nathalie Baye), elle aussi à la recherche d'un désir perdu, ou encore la simplicité d'une conversation autour de la masculinité fantasmée au bord d'une piscine avec le jeune Kevin (Théo Christine). Les personnages secondaires, parfois de passage, mais jamais de façade, offrent un miroir au jeune Jérémie, ce qui constitue l'une des plus grandes forces du film. Ils sont souvent trop pauvres ou trop peu construits et le réalisateur ne fait pas cette erreur de les sous-estimer. Très bien choisis, leurs interprètes livrent de solides performances, rappelant une fois de plus que tout, pour Nicolas Maury, se trouve dans les petites choses. Dans le dossier de presse, il dira, à propos de sa décision d'incarner le rôle principal : « Ce qui m'intéresse, c'est d'instiller une foule de détails dans mon comportement, mes gestes, mes inflexions de voix ou mes silences, une hémorragie de signes qui génère du vivant ou, en tout cas, un sentiment de réalité, de vérité, susceptible de toucher les autres, en l'occurrence les spectateurs du film. »

Si l'on connaît surtout Nicolas Maury (**Let my People Go!**, **Les Amants ré-**



guliers, Perdrix) comme l'assistant d'agent d'acteurs qu'il interprète dans la série *Dix pour cent* (*Appelez mon agent* au Québec), au bout de quelques minutes, on n'imagine personne d'autre pour interpréter cet être décalé si touchant, un être rongé de l'intérieur, amoureux au point de voir grandir en lui le « monstre vert aux yeux rouges ». Le jeu aérien, presque lunaire, de l'acteur français y est pour beaucoup dans l'atmosphère mélancolique du long métrage, constamment en suspens entre réalisme et fantaisie, légèreté et gravité. En témoigne cette séquence thérapeutique quasi hors du temps dans un couvent et cet hommage ubuesque rendu au père suicidé où la grand-mère guillerette chante par-dessus la musique entonnée par des chasseurs.

Dans une fiction traditionnelle, le héros passe à travers des obstacles dans le but de devenir quelqu'un de meilleur. Ici, aucune ambition de ce genre. Toute la poésie du film réside dans ce portrait assumé d'un individu brouillon qui, s'il n'évolue pas forcément, est pourtant touché par ceux qui l'entourent. S'il apporte un vent nouveau au cinéma français — milieu que le cinéaste critique allègrement, avec humour et justesse —, Jérémie Meyer propose également un personnage humainement problématique à plusieurs égards, mais honnête, transparent et rarement vu au grand écran.

Revisiter la crise existentielle avec fraîcheur et autodérision? Tout un programme, mais un défi relevé par Nicolas Maury avec ce premier long métrage dans lequel le réalisateur donne une place de choix à « la chambre à soi » de son personnage, celle qu'il évoque souvent en entrevue et que l'on doit à l'autrice Virginia Woolf, cet espace intime à cultiver dans un monde où sauver les autres passe aussi par son propre sauvetage. Il est des visions qui sont si singulières qu'elles méritent d'être portées à l'écran. Celle de Nicolas Maury, acteur désormais cinéaste, en fait assurément partie. **CE**



France / 2020 / 110 min

RÉAL. Nicolas Maury **SCÉN.** Nicolas Maury, Sophie Fillières et Maud Ameline **IMAGE** Raphaël Vandebussche **SON** Charlie Cabocel **MUS.** Olivier Marguerit **MONT.** Louise Jaillette **PROD.** Charles Gillibert, Harold Valentin et Aurélien Larger **INT.** Nicolas Maury, Arnaud Valois, Nathalie Baye, Théo Christine, Laure Calamy **DIST.** Axia Films